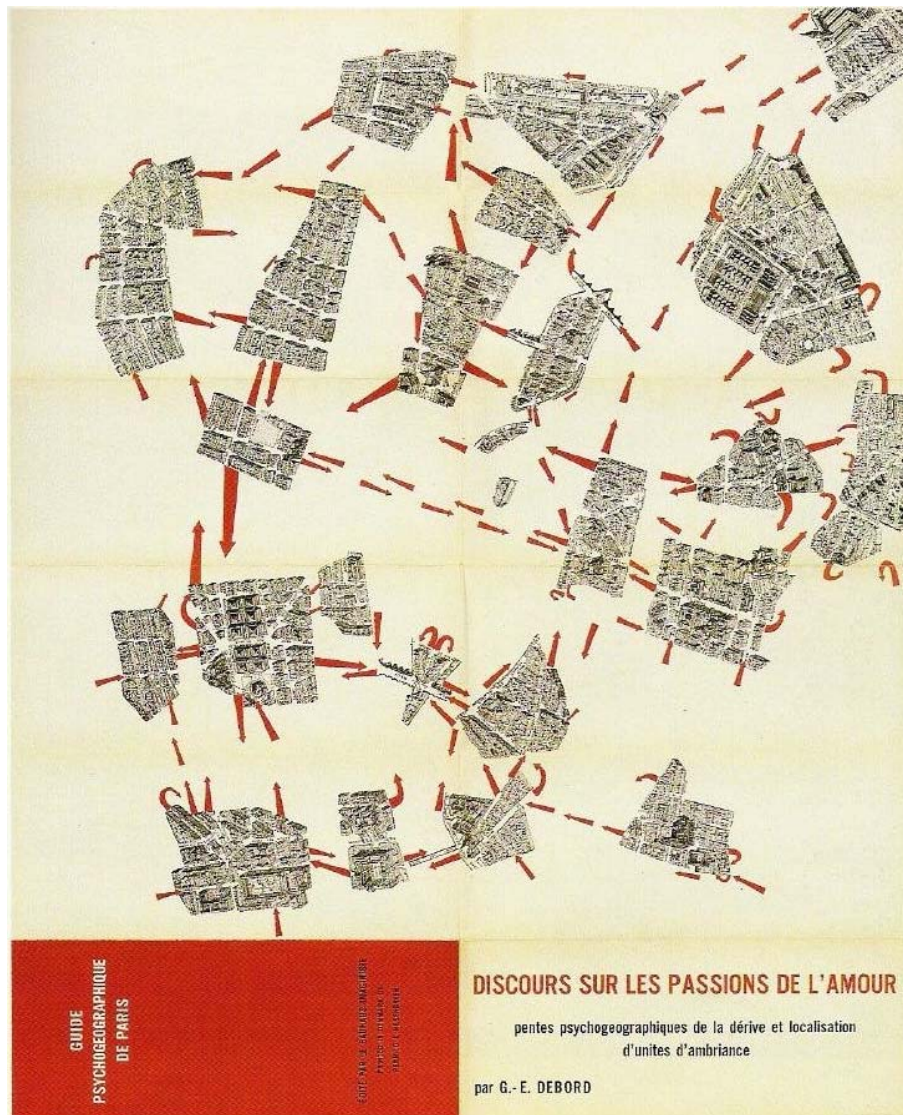


# *Poésie de Debord*



**Stéphane Zagdanski**

« La voix de la morale: Si vous empruntez une route, ne la rendez jamais. »

*Lettres à Hervé Falcou*

Au fond, l'auteur de *La Société du Spectacle* est mal connu. On ignore qu'il illustra toute sa vie, depuis son adolescence cannoise jusqu'à sa retraite solitaire à Champot, cette sentence de Heidegger selon qui « provenance est toujours avenir ». L'extrême radicalité de Debord, en effet, se manifesta dès son jeune âge, et cette intransigeance inouïe dans son siècle – qui force le respect de quiconque aime la liberté et méprise la compromission –, n'oublia jamais d'être poétique autant que théorique, pratique et artistique.

Deux publications permettent d'envisager à sa juste mesure cette radicalité poétique du jeune Debord, à condition de donner au mot « poésie » le sens que lui confèrera l'Internationale Situationniste : « Le programme de la poésie réalisée n'est rien de moins que créer à la fois des événements et leur langage, inséparablement. » Ces deux livres sont le *Volume « 0 »* de la *Correspondance*<sup>1</sup>, et les *Enregistrements magnétiques* accompagnés de deux CD laissant entendre la voix si singulièrement posée de Debord<sup>2</sup>.

En 1950, Guy Debord a 18 ans. Il vit encore à Cannes, se passionne pour la littérature, le cinéma, les avant-gardes, discute de Poe et Lautréamont avec son ami Hervé Falcou dans des lettres renversantes de beauté et d'intelligence, véritables poèmes en prose qu'il signe « Isidore Ducasse » ou « François

---

<sup>1</sup> Guy Debord, *Correspondance, volume « 0 » septembre 1951-juillet 1957*, complété des « lettres retrouvées » et de l'index général des noms cités, Fayard.

<sup>2</sup> Guy Debord, *Enregistrements magnétiques (1952-1961)*, Gallimard.

Villon » : « Quel paradis acceptable », demande-t-il par exemple le 5 mars 1950, « pourrons-nous tirer de tant de ruines, Hervé, sans y sombrer ? »

Le jeune homme au génie naissant ne perçoit dans tout ce qui se publie, s'expose dans les galeries, se projette au cinéma, que les rances vestiges d'un monde morbide, ce même vieux monde qu'il a vu implorer entre 1939 et 1945. Il a déjà compris que pour changer de vie, il faut faire surgir un autre monde, et pour cela réinventer le langage.

Il va d'abord se passionner pour la poésie subversive d'Isidore Isou, à sa manière, sans concession et intégralement. Lorsqu'en janvier 1952 un critique de cinéma attaque un film expérimental d'Isou, Debord rétorque dans une lettre ouverte, avec cette virulence drôlatique qu'il ne désavouera jamais : « Madame, j'ai lu votre critique du film de Jean-Isidore Isou dans *Libération*, mais vous êtes horrible à voir, ce qui devrait vous interdire de mettre vos grands pieds sur des questions intellectuelles. »

Pourtant très vite le lettrisme et ses jeux de langage inoffensifs deviennent insuffisants pour qui entend faire effraction dans le siècle. Debord a l'ambition de réussir où le Dadaïsme et le Surréalisme ont échoué : c'est-à-dire d'une part en se rendant irrécupérable, et en mettant en pratique, concrètement et à chaque instant, le programme de Breton de « transformer le monde » (repris à Marx) et « changer la vie » (repris à Rimbaud). Pour cela, il faut « dériver » sans arrêt, sans cesser de penser, de vivre, d'aimer (amis, femmes, lieux, livres), en prenant soin de *ne travailler jamais*, slogan que Debord reprend à Rimbaud (« Jamais nous ne travaillerons, ô flots de feu ! ») pour l'inscrire sur un mur de la rue de Seine en 1953. De 1952 à 1961, les ruptures succèdent aux scandales. « Nous avons congédié Isou », entend-on dans le premier des *Enregistrements magnétiques*, « qui croyait à l'utilité de laisser des traces. Tout ce qui maintient quelque chose contribue au travail de la police. Car nous savons que toutes les idées ou les conduites qui existent déjà sont insuffisantes. » Si Debord s'inspire

du Dadaïsme et du Surréalisme, il y ajoute une donnée stratégique majeure qu'il passera sa vie à pratiquer, et qu'on peut nommer : *l'invention perpétuelle du mouvement*.

À cet égard, l'histoire du tract pour le centenaire de Rimbaud est significative : *L'Internationale Lettriste* et les Surréalistes signent un premier texte commun en 1954 pour protester contre la célébration-récupération officielle à Charleville-Mézières : *Ça commence bien !* en est le titre. Mais Breton et les siens se révèlent moins radicaux que Debord et ses amis qui envisagent de saboter la célébration. Une rupture quasi-immédiate avec les Surréalistes s'ensuit, signalée dès octobre 1954 par un second tract intitulé : *Et ça finit mal, faussaires !*

Il faut écouter consciencieusement les 46 minutes du second des *Enregistrements magnétiques*, datant de 1956, intitulé *Histoire de l'Internationale lettriste*. Les voix d'Asger Jorn et de Guy Debord s'entrelacent sur du Mozart en fond sonore. Le timbre de Debord n'est pas encore celui qui flamboiera avec une majestueuse sérénité dans ses films, mais on l'entend littéralement mûrir à l'ouïe nue, entre le début qui récapitule les exploits scandaleux du groupe et la fin, qui reprend des analyses publiées dans la revue *Potlatch*. « On a dû comprendre que notre affaire n'était pas une école littéraire, un renouveau de l'expression, un modernisme. Il s'agit d'une manière de vivre... » Ces enregistrements étaient destinés à des conférences où Debord, assis face au public, enclenchait le magnétophone et se taisait, muet reproche à la passivité des auditeurs venus écouter sagement un poseur de bombes mentales exposer son « document pour une propagande terroriste », comme se définit le premier des enregistrements.

Dans la forme comme dans le fond, Guy Debord n'aura jamais trahi son intuition révolutionnaire : « Provenance est toujours avenir ». Mais puisque Debord n'aimait pas Heidegger, autant citer sa propre phrase dans une lettre de

jeunesse à Falcou, si profondément poétique, et qui dit la même chose : « Le temps est ici et là. »

**Stéphane Zagdanski**